

MIME

Nouvelles voies en vue

Page E 3



CINÉMA

Frontière poreuse
entre le vrai et le faux

Page E 5

LE DEVOIR

C A B I E R

CULTURE

Infatigable Snow

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

«**U**ne région de l'art contemporain et du cinéma des 50 dernières années.» L'auteur de ces lignes qui traitent de l'artiste multidisciplinaire Michael Snow, Jean Gagnon, ne pourrait même pas être accusé de sombrer dans l'enflure. La métaphore géographique est juste. Michael Snow a touché à tellement d'aspects de la création contemporaine, le plus souvent avec une belle acuité, qu'il mérite de se voir comparer à une région entière pour cette sphère d'activité. Au FCMM, hommage lui est rendu.

Le mot du directeur des programmes de la Fondation Daniel Langlois n'est pas excessif. Snow a réalisé des photographies qui ne cessent de nourrir les commentaires, des films considérés comme des pierres angulaires de l'avant-garde, des installations hautement estimées dans le milieu des arts visuels, comme les célèbres *Walking Women*, en plus d'avoir expérimenté l'holographie, d'avoir enregistré des albums en musique actuelle, etc. Dans les années 60, Snow, avec l'humour qu'on lui connaît, résumait déjà sa carrière en ces termes: «*Mes peintures sont faites par un cinéaste, mes sculptures par un musicien, mes films par un peintre, ma musique par un cinéaste, mes peintures par un sculpteur, mes sculptures par un cinéaste, mes films par un musicien, ma musique par un sculpteur... qui parfois travaillent tous ensemble. En outre, mes peintures ont été en grand nombre faites par un peintre, mes sculptures par un sculpteur, mes films par un cinéaste, et ma musique, elle, par un musicien.*»

Le FCMM cherchera à arpenter une partie de cette région qu'est l'art de Snow. D'abord, une rétrospective de ses films est à l'affiche. En 1956, Snow réalise son premier film, *A To Z*, un court métrage d'animation. Ce sera cependant son *Wavelength* (1967) qui vaudra au Canadien le titre de cinéaste important de l'avant-garde américaine. Pour *La Région centrale* (1971), il fabrique avec un ingénieur un bras mécanique qui permet à la caméra de tourner dans tous les sens à des vitesses variables. Le film, propulsé par ce dispositif, fait fi de toute notion de début et de fin, de durée et de spatialité. Cette machine est devenue *De la* (1972), une installation qui sera présentée pour la première fois à Montréal, à la Cinémathèque québécoise.

La rétrospective Snow ne sera donc pas que cinématographique. À la Cinémathèque, trois installations de l'artiste habitant Toronto seront en montre: *Two Sides To Every Story* (1974), une installation filmique, et *Plus tard* (1977), une installation photographique.

Par ailleurs, aux Éditions du Centre Georges Pompidou, à Paris, la Fondation Daniel Langlois, en coproduction avec Epoxy Communications, prépare un DVD-ROM intitulé *Anarchie 2: Digital Snow*, sur l'ensemble de l'œuvre de Snow. Puisque cette somme est produite avec la même firme qui avait pondu, en 1999, le remarquable catalogue électronique de l'exposition *Le Corps de la ligne*. Les dessins d'Eisenstein, l'ouvrage risque de devenir un outil de prédilection pour quiconque tente de se retrouver dans cette œuvre touffue et remplie de références d'une œuvre à l'autre.

Qui plus est, le FCMM sera l'hôte du tout dernier film de Snow, sur lequel il a travaillé pendant dix ans. Une longue élucubration loufoque sur le cinéma et sa matière même, le mouvement, *Corpus Callosum*, est à voir comme une foisonnante rétrospective par lui-même de l'artiste multiforme. Sans aucune narration, le film enchaîne les tableaux en continu selon un (faux) plan-séquence latéral, où toute la panoplie des manipulations digitales est explorée, toutes les défaillances de l'image intégrée à même les actions des personnages qui en sont affectés. Le film est présenté les 13 et 14 octobre, à 21h30 et 17h30 respectivement.

F C M M



Ken Park de Larry Clark et Ed Lachman

SOURCE: FCMM

Faillite du rêve américain?

Trois films dressent à travers des histoires liées au deuil le portrait d'une Amérique grégaire qui récolte les fruits de son ignorance dans la douleur et l'incompréhension... sans qu'il soit question des attentats terroristes contre le World Trade Center.

MARTIN BILODEAU

Choix de programmation ou caprice du hasard, trois œuvres au menu du Festival international du nouveau cinéma et des nouveaux médias (FCMM), qui s'ouvre jeudi, illustrent avec intelligence et éloquence la faillite du rêve américain. À leur façon bien différente, les documentaires *Bowling à Columbine* et *The Execution Of Wanda Jean*, de même que le long métrage de fiction *Ken Park* dressent à travers des histoires liées au deuil le portrait d'une Amérique grégaire qui récolte les fruits de son ignorance dans la douleur et l'incompréhension.

Dans aucun de ces films il n'est question des attentats terroristes contre le World Trade Center. Outre le film de Moore, qui a glané quelques images en sol canadien afin de colliger quelques assertions sur la paranoïa américaine, l'élément étranger, dans cet échantillon, est inexistant. Par conséquent, la menace à la sécurité publique, en cause dans les trois films, est intérieure: Wanda Jean Allen, dont la réalisatrice Liz Garbus (*The Farm*) a suivi les démarches à la suite de son appel à la clémence concernant la sentence de mort prononcée contre elle en 1988, avait abattu son amante d'une balle de revolver; l'ado répondant au nom de Ken Park s'est suicidé en retournant

un fusil contre lui dans les premières minutes du film éponyme signé Larry Clark (*Bully*) et Ed Lachman; la tuerie survenue en 1999 à l'école secondaire de Columbine, à Littleton, Ohio, a donné à Michael Moore l'impulsion de faire ce brillant film-enquête sur l'obsession des Américains pour les armes à feu.

Une Amérique aliénée

Bowling à Columbine est un pamphlet contre l'arrogance, l'ignorance et la suffisance des autorités américaines, incapables de contrôler l'épidémie de violence qui sévit aux États-Unis ou même d'ensabler les rouages de la puissante National Rifle Association (NRA), organisation qui s'oppose publiquement à toute législation visant à limiter ou contrôler le port et l'usage d'armes à feu dans ce pays où 11 000 personnes meurent par balle chaque année.

Réalisé dans une continuité quasi rituelle de *Roger And Me* et *The Big One*, avec moult coups de gueule et suremploi de la caméra-bélier, *Bowling à Columbine* fait une pop-psychanalyse de la société américaine, dont le principal enjeu serait sa culture de la peur, administrée aux enfants dans les écoles et relayée aux adultes par des médias crédules.

VOIR PAGE E 2: FAILLITE



Culture

FAILLITE

SUITE DE LA PAGE E 1

C'est sur cette culture que la NRA fonde son emprise, promouvant l'idée que le port d'armes, tel que défendu par un article du deuxième amendement de la Constitution, constitue le dernier rempart à la sécurité individuelle des citoyens.

Ne faisant ni une ni deux devant cette rhétorique obstinée, sourde aux statistiques accablantes et insensible aux drames personnels que celles-ci sous-tendent, Moore démonte l'engrenage de la violence dans lequel l'Amérique est prise, déclinant à rebours chacune des étapes depuis le coup de feu tiré jusqu'à la misère intellectuelle et économique dans laquelle vivent la plupart des auteurs d'homicides. Moore dépeint une Amérique aliénée, isolée du reste du monde, dont il dissèque plus en détail les travers dans *Stupid White Man*, un essai-choc qui paraîtra sous peu chez Boreál.

Malgré un ton et une facture diamétralement opposés à *Bowling à Columbine*, *The Execution Of Wanda Jean* s'inscrit dans le prolongement spirituel du film de Moore. A la suite des appels à la clémence lancés par la jeune meurtrière pendant les trois derniers mois de sa vie, Liz Garbus (*The Farm*) expose avec une indignation contenue l'intransigeance du système judiciaire de l'Oklahoma où, depuis 35 ans, aucun condamné à mort n'a été gracié.

A travers une série de portraits morcelés de la famille de Wanda Jean, les dédales juridiques et l'épuisement des recours (dont la compréhension est facilitée par la participation active des avocats

de Wanda Jean), le film regarde le fossé s'agrandir entre les tenants et les adversaires de la peine de mort, entre la rigidité du système et la complexité de l'expérience humaine.

Ken Park nous ouvre pour sa part à des zones plus floues. Le théâtre est celui d'une banlieue californienne de classe moyenne où quatre adolescents croisent le fer avec leurs parents, au sens propre et au sens figuré. A un environnement aseptisé, policé, hypocrite, peuplé de gens mesquins qui rêvent de régler leurs griefs devant Judge Judy, les coréalisateurs Larry Clark et Ed Lachman opposent une jeunesse en apparence aussi aliénée, à la différence qu'à mesure qu'avance l'intrigue micro-événementielle tissée de désirs refoulés ou exultés, les quatre jeunes révèlent une véritable pureté de sentiments et d'intentions. Une pureté dont les cinéastes font leur deuil par anticipation, érigeant *Ken Park*, l'ado suicidé, en symbole de la mort inéluctable de toutes les illusions de la jeunesse.

Ces personnages inventés ressemblent comme des frères et des sœurs aux adolescents morts à Columbine. Wanda Jean aurait pu être la cousine défavorisée de l'un d'eux. Il est des hasards qui ne s'inventent pas.

Les billets pour toutes les séances sont mis en vente dès ce matin, 11h, au guichet d'Ex-Centris. Info-Festival (514) 847-1242 ou <www.fcmm.com>.

FCMM

Du 10 au 20 octobre
Ex-Centris, Cinéma du Parc,
Cinémathèque québécoise

Vues pour vous au FCMM

MARTIN BILODEAU

Le menu du Festival international du nouveau cinéma comporte, entre autres, 74 longs métrages en provenance d'une cinquantaine de pays. Les billets pour toutes les séances étant mis en vente ce matin, voici quelques repères afin de vous aider à mieux vous y retrouver.

PARLE AVEC ELLE

Réalisé dans la continuité de *Tout sur ma mère*, ce nouvel opus remarquable de Pedro Almodóvar sur l'amitié inusitée de deux hommes accrochés au chevet de deux femmes dans le coma nous emmène à la frontière du possible, où le hasard est maître.

BOLLYWOOD-HOLLYWOOD

La Canado-Indienne Deepa Mehta nous propose avec cette fiction au titre de documentaire une comédie sans ressort et surfaite, réalisée dans la tradition des feuilletons produits en série à Bombay.

EXXORCISMS

Difficile de succomber à ces retrouvailles de deux amants de jeunesse, l'un mort, l'autre vivant, tant la mise en scène kitsch du Mexicain Jaime Humberto Hermosillo, avec son carnaval de plans-séquences et ses élans lubrico-fantastiques, inspirent la distance, sinon le rire.

LA MOINDRE DES CHOSES

Morceau de choix dans l'hommage rendu par le festival au documentariste français Nicolas Philibert (dont l'inédit *Être et avoir*), ce très bel éloge à la différence a été tourné il y a cinq ans dans un institut psychiatrique atypique. Prix du public au FCMM en 1997.

ISABELLE HUPPERT, UNE VIE POUR JOUER

Le journaliste et critique de ciné-



SOURCE FCMM

Ararat, d'Atom Egoyan. Un véritable puzzle narratif mais aussi, et c'est dommage, un puzzle d'intentions un peu lourd.

ma Serge Toubiana nous offre, avec ce portrait de la muse de Chabrol, l'un des plus beaux films jamais réalisés sur le métier d'acteur.

THE SEA

Rompant avec l'humour et la simplicité de *101 Reykjavik*, l'Islandais Baltasar Kormakur revient avec un psychodrame familial dont l'action est artificiellement propulsée par une chaîne de révélations. *Fête de famille*, de Vinterberg, en disait plus, et mieux.

LE NÈG'

Robert Morin (*Requiem pour un beau sans-cœur*) nous fait vivre un percutant face-à-face avec une bande de ploucs livrant l'un après l'autre leur version des circonstances ayant mené à la mort d'une voisine. Un film dur, dur à regarder.

L'HOMME DU TRAIN

À qui veut renouer avec le Patrice Leconte ludique du *Mari*

de la coiffeuse et de *La Fille sur le pont*, cette fable façon western noir qui raconte le tête-à-tête inusité entre un braqueur de banques (Johnny Halliday) et un instituteur à la retraite (Jean Rochefort, excellent) s'adresse à vous.

FAR FROM HEAVEN

Todd Haynes signe là une brillante fausse fantaisie douce-amère inspirée du cinéma de Douglas Sirk. Fassbinder aurait détesté, mais bon, les absents ont toujours tort.

11'09'01

Onze cinéastes (dont Samira Makhmalbaf, Danis Tanovic, Idrissa Ouedraogo et Alejandro González Inarritu) impressionnent sur la pellicule l'effet qu'ont produit sur eux les événements du 11 septembre 2001. Un collage inégal mais tout de même quelques morceaux de bravoure, dont l'opuscule de Loach, grandiose.

LA TROPICAL

Prenant pour prétexte le portrait d'une populaire boîte de nuit de La Havane, le cinéaste-photographe David Turnley dessine en noir et blanc, clairs-obscur et contre-jours celui d'une société cubaine à la croisée des chemins.

LA VIE NOUVELLE

Avec ce collage subliminal sur le désir refoulé avec violence ou sublimé dans la violence, Philippe Grandrieux (*Sombre*) signe un grand film halluciné qui se lit avec le sens.

LE FILS

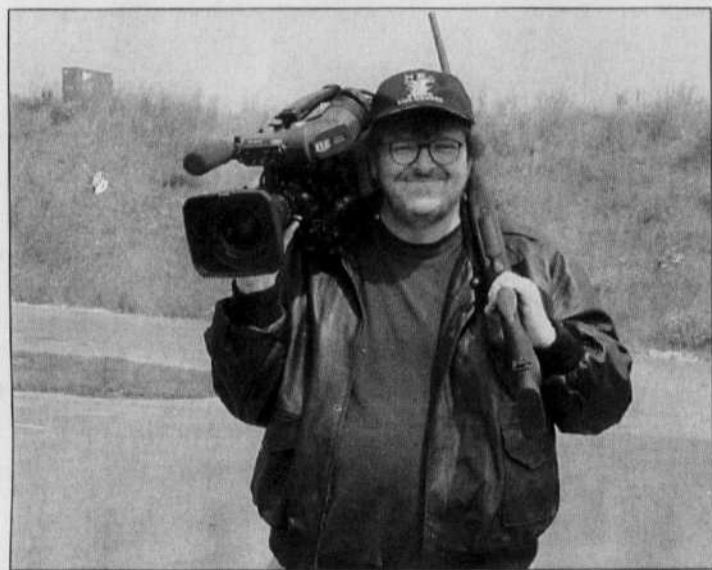
Dans la foulée de l'hommage rendu par la Cinémathèque aux cinéastes Luc et Jean-Pierre Dardenne, le FCMM nous offre leur plus récent opus, un film exigeant, centré sur la relation d'un menuisier avec l'assassin de son fils, qu'il a pris comme apprenti. Prix d'interprétation à Cannes pour Olivier Gourmet.

LA CHATTE À DEUX TÊTES

Après être retourné dans *L'Arrière-Pays* de sa jeunesse, Jacques Nolot a capté, l'espace d'une soirée, l'humour tristounette d'une salle de cinéma porno. Malgré la surcharge de monologues confessionnels, ce film intimiste et respectueux affiche une sincérité et une absence de complaisance qui, à leur tour, commandent le respect.

ARARAT

Trois histoires qui se recourent, une dizaine de personnages en quête de leur identité, le génocide arménien qui relie ces récits et ces gens: ce nouveau film d'Atom Egoyan est un véritable puzzle narratif mais aussi, et c'est dommage, un puzzle d'intentions un peu lourd.



SOURCE FCMM

Le réalisateur Michael Moore.

«Le jeu des comédiens est impressionnant. [...] tous font preuve d'une maîtrise et d'une présence remarquables. Ils rendent bien la dimension égrillarde du roman et de ses personnages.»

Anne-Marie Cloutier, *La Presse*

«Cristina Iovita a fait de ce conte philosophique [...] un spectacle vivant et très baroque qui met en valeur l'art du jeu.»

Marie Labrecque, *Voir*

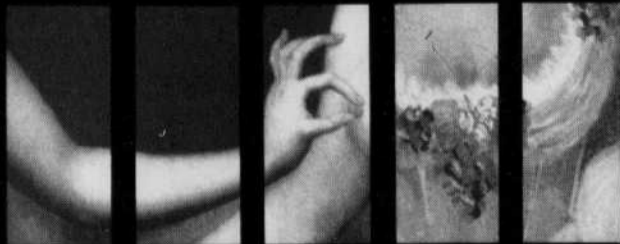
«Un spectacle festif, généreux, énergique. [...] C'est plein d'intelligence, de vivacité et d'esprit. [...] Une distribution impeccable [...] une compagnie à découvrir.»

André Ducharme, *Radio-Canada, Aux arts etc.*

«[...] so bright, so smart and attractive [...] Iovita has a handle on the artful mystery that can make a musty old text like Diderot's come gloriously alive on today's stage.»

Matt Radz, *The Gazette*

LE THÉÂTRE DE L'UTOPIE ET LE GROUPE DE LA VEILLÉE PRÉSENTENT



Jacques le fataliste

d'après le roman de DENIS DIDEROT
Adaptation et mise en scène de CRISTINA IOVITA
assistée de Stéphanie CAPISTRAN-LALONDE

Avec Nathalie COSTA | Danny GAGNÉ | Catherine HAMANN
Michel LAVOIE | Marc MAUDUIT

Concepteurs Stéphanie CAPISTRAN-LALONDE
Anne-Catherine SIMARD DERASPE | Anne-Marie MATTEAU

DU 17 SEPTEMBRE AU 12 OCTOBRE 2002
AU THÉÂTRE PROSPERO 1371, rue Ontario Est

Billetterie (514) 526 6582 | Admission (514) 790 1245

THÉÂTRE
L'UTOPIE

le groupe
de la veillee

Procurez-vous la carte Passeport-Prospéro!
(6 entrées au coût de 96\$)

Rien à faire...

En attendant Godot

de Samuel Beckett

Mise en scène : LORENT WANSON

« Un spectacle touchant qui, longtemps, remue l'esprit et le corps des spectateurs. »
Nord-Éclair, Belgique

Du 27 septembre au 19 octobre
Jeudis et vendredis, 20 h ; samedis, 16 h
(Matinées et soirées spéciales en semaine, 10 h 30, 13 h 30 et 19 h)

Avec CYRIL BRIANT, CALO VALENTI, FRÉDÉRIC HÉRION,
RENAUD RIGA, GRÉGORI PRAET

Concepteurs :
Grégory Praet, Daniel Lesage, Guy Simard, Jean-Paul Dessy

Une coréalisation du Manège-Mons et du Théâtre National de la Communauté Wallonie Bruxelles

BILLETTERIE :
(514) 253-8974

ADMISSION : (514) 790-1245
1 800 361-4595 admission.com

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

4353, rue Sainte-Catherine Est
☎ Papineau ou Viau, autobus 34
☎ Pie IX, autobus 139

Culture

THÉÂTRE



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

L'équipe d'Omnibus, dans l'ordre habituel, posant fièrement devant le nouvel Espace libre: Jacques Leblanc, Denise Boulanger, Jean Asselin et Francine Alepin.

Festival Les Voies du mime

L'art du corps

Le commun des mortels ne connaît pas grand-chose du mime. Une fois évacuées les images du laveur de vitres invisibles vêtu d'un collant et d'un chandail rayé noir et blanc, il reste Marceau, Marcel de son prénom. Marceau qui, selon Jean Asselin du groupe Omnibus, «a promené l'image du mime fleur bleue à travers le monde» et qui en a aussi été «le fossoyeur». Étienne Decroux, ça vous dit quelque chose? Voyage à travers un monde marginalisé, «qui parle le langage du corps» et dont «le meilleur est à venir».

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Jean Asselin est un homme fort occupé par les temps qui courent. Depuis presque un mois, il se transforme en Keane six soirs semaine sur la scène du TNM. Et le jour, il intègre morceau par morceau, comme tous les gens d'Omnibus, les nouveaux locaux de la compagnie dans un Espace libre réinventé.

Jean Asselin, pour ceux qui ne le connaissent pas encore, incarne un peu l'histoire du mime à Montréal, lui qui fondait Omnibus il y a 32 ans déjà avec Denise Boulanger — Francine Alepin et Jacques Leblanc les rejoindront rapidement. Jeune comédien à La Roulotte, il travaille avec Paul Buissonneau, joue un peu partout, fonde sa compagnie, se retrouve en France chez Decroux, puis revient ici. Jean Asselin est un explorateur. On ne pouvait trouver meilleur moment pour le rencontrer puisque l'école monténégalaise du mime vit des heures exaltantes avec la tenue de cet Acte II du festival Les Voies du mime — le premier avait eu lieu en 1998 en hommage à Étienne Decroux — installé à l'Espace libre depuis une dizaine de jours.

Un art marginalisé

Les Voies du mime, c'est quatre spectacles, dont un double, quatre compagnies, deux continents et une parade. Le tout a d'abord débuté le 23 septembre avec *Intérieurs Femme*, une production d'Omnibus qui prend fin ce samedi. C'est le spectacle double puisqu'il réunit deux créations — *Fil de soie* de Denise Boulanger et *Ephéméride* de Francine Alepin — sous un même titre. Dans quelques jours, le festival accueille trois troupes étrangères. Le Teatro Linea de Sombra de Mexico présentera *Galeria de Moribundos* du 7 au 9 octobre alors que le Théâtre du Mouvement de Paris s'amène avec *Le Chant perdu des petits riens*, du 10 au 12 octobre. En grande finale, du 15 au 19 octobre, l'Odyssée de Périgueux se joint à tout le monde dans *Latitudes croisées*, une sorte de création collective mise en scène par Francine Alepin (voir notre autre texte en page E). «Francine est l'âme de ce festival qui met en relief le métissage du mime à travers des cultures différentes. Elle en est le maître d'œuvre», tient à préciser Jean Asselin. Pour ce qui est de la parade, la dernière aura ce lundi 7 octobre alors que 11 citoyens reliés par une bande de tissus fixée au bout de perches télescopiques «en une sorte de nuage flottant» traverseront le complexe Desjardins et la Place des Arts.

Bon. Donc festival de mime. International, même. Comme si le mime, ça faisait courir les foules? Jean Asselin sourit. «Évidemment non. Nous jouons parfois devant des salles pleines, mais aussi devant des salles vides. Le mime est marginalisé: c'est un art paria. Les gens ne savent pas vraiment ce que c'est: ils pensent aux mimes de rue, à Marceau. Alors que le mime, c'est un art tout jeune que le public n'a pas encore apprivoisé. Un art où le corps porte le sens de la parole à travers une rigoureuse philosophie

du jeu inspirée d'Étienne Decroux. Decroux qui a inventé le mime, qui a défini des procédés poétiques pour remplacer la parole, une démarche qui remet en question toute la pratique théâtrale...»

Decroux aussi avec lequel Asselin a travaillé pendant cinq ans, avec toute son équipe de 1972 à 1977. «Au centre du travail d'Omnibus, en droite ligne avec le travail de Decroux, il y a l'acteur, le corps de l'acteur. C'est le corps qui fait sens. Le mime mime la vie, même quand il dort! Parce que son corps est à la fois acte et verbe. Il n'est plus question de cet "art du silence" comme on disait dans les années 50: le mime, c'est l'art du corps. Ce qui rejoint tout à fait la mouvance actuelle. Il y a une mouvance mime, par exemple, dans la nouvelle danse. Pour moi, Pina Bausch a révolutionné la danse moderne en s'inspirant des mêmes principes; je la vois plus comme un mime que comme une danseuse.»

Jean Asselin aime bien parler de «transversalité des arts» pour expliquer ce brassage d'approches artistiques et d'influences diverses qui méritent aujourd'hui l'esthétique des trois principales «écoles» du mime qui se partagent la planète... Celle de Montréal inscrit une mouvance plutôt théâtrale dans ses spectacles alors qu'à Paris, par exemple, on penche plus du côté de la danse.

L'état du réseau

Ce qu'il y a de très clair, c'est que le mime a changé au cours des 30 dernières années. Beaucoup. Les compagnies que l'on trouve dans les grandes capitales européennes développent des approches fort différentes. Mais toutes, elles sont issues de l'enseignement d'Étienne Decroux. L'une d'elles, plus orthodoxe (celle de Londres), a reconstitué minutieusement pendant 20 ans les spectacles montés par Decroux de sorte que même les mimes de la relève peuvent visualiser concrètement son travail. Partout pourtant, le constat est le même: le mime est un art jeune, un art de la marge.

Mais les choses évoluent. Les spectacles se multiplient, les approches se diversifient, la création s'affirme partout différente. «Le meilleur est à venir», dit Jean Asselin. Durant ces Voies du mime, les gens verront des choses neuves, différentes. Le futur du mime en quelque sorte.

Ici à Montréal, Omnibus a développé un impressionnant répertoire de quelque 45 créations en s'intéressant beaucoup à Shakespeare et en connaissant même quelques succès populaires comme *La Célestine* il y a quelques années. La compagnie Omnibus qui s'installe dans le nouvel Espace libre est une compagnie bien vivante, axée sur la création, la recherche et l'enseignement. En plus d'y présenter deux spectacles, elle coproduit le festival avec l'École de mime, une initiative d'Omnibus par laquelle sont passés 2500 élèves en 25 ans. «Une école construite à l'huile de bras, sans subvention», précise Asselin. «Parce que nous croyons à notre art.»

Il y croit tellement d'ailleurs, que la compagnie met la touche finale à un céderom qui s'intitulera *Le*

Corps à l'ère des lumières. «On y trouvera tout l'enseignement d'Omnibus», raconte Jean Asselin. Toute notre approche, notre philosophie, notre façon de travailler un spectacle que nous développons depuis 32 ans. Nous prévoyons aussi en verser une bonne partie sur notre site Internet.»

On peut se faire une idée du type d'énergie qui fait scintiller les yeux du sieur Asselin en visitant le site de la compagnie (www.mimcomibus.qc.ca/index.html) ou, même si vous prenez le risque de plonger dans l'inconnu, plus simplement, en assistant au festival à l'Espace libre...

LES VOIES DU MIME

À l'Espace libre
Jusqu'au 19 octobre
(514) 521-4188

Mimes à la mer!

Une étrange expérience de mime à douze voix

Francine Alepin, de la compagnie Omnibus, est le maître d'œuvre d'un spectacle-objet volant mal identifiable: *Latitudes croisées*. Plutôt flottant, le spectacle, puisqu'il réunit sur un bateau voguant en une étrange croisière trois compagnies de mime autour du texte absurde d'un juif sépharade complètement sauté. Attachez vos ceintures.

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Àu téléphone, Francine Alepin réussit à accrocher de grands morceaux de sourire dans sa voix. Comme si elle faisait se matérialiser des points de repère dans son discours. Comme si elle voulait rendre ainsi plus concrète «l'entrevue téléphonique avec un mime»...

Elle a beaucoup voyagé. Francine Alepin. Membre d'Omnibus depuis sa fondation, elle a aussi travaillé avec le mythique Étienne Decroux pendant les années 70. Dans le cadre du festival Les Voies du mime, elle a mis les bouchées doubles en interprétant une de ses pièces, *Ephéméride*, et en coordonnant la création de *Latitudes croisées*, une expérience bizarroïde dans laquelle Mexicains, Français et Québécois se retrouvent sur un bateau au milieu de l'Atlantique.

4 x 4 x 4

Ce *Latitudes croisées* qui prendra l'affiche de l'Espace libre en conclusion du festival, plus tard en octobre, est une sorte de défi en soi puisqu'il combinera les esthétiques de trois mouvances du mime. Francine Alepin a d'abord été l'incarnation physique du projet en se rendant travailler en atelier avec ses collègues français et mexicains. Elle en a tiré une trame commune, une sorte de synopsis à partir duquel les trois partenaires ont continué à travailler. Quelques mois plus tard, cela donne une société sous observation. En huis clos, au beau milieu de l'Atlantique: quatre Mexi-

cains, quatre Français, quatre Québécois, microcosme de comportements, d'attitudes et de cultures...

Justement. Comme moi, la chose vous intrigue peut-être: le mime mexicain doit s'inspirer de traditions différentes, non? S'incarner dans une esthétique particulière? Encore là, Francine Alepin est une ressource inépuisable. Elle revient d'une résidence de cinq mois au Mexique, où elle a travaillé avec la compagnie de Jorge A. Vargas, le Teatro Linea de Sombra, qui participe au festival.

«Il faut d'abord dire que Mexicains, Français et Québécois pratiquent le mime selon la même technique, celle de Decroux. Mais ils le font de façon différente selon leur culture, leur formation et leur intérêt. Au Mexique, on insiste beaucoup sur le travail du texte. Le spectacle qu'on verra ici, Galeria de Moribundos, repose sur une analyse

textuelle très serrée de certains personnages de Beckett: on y retrouvera son cynisme et son humour sombre... habillés à la mexicaine. L'imagerie mexicaine est très forte: la mort est très présente, menaçante. On sent les références aux anciennes civilisations mexicaines, les archétypes prennent presque la forme de squelettes et des têtes de mort qui hantent la scène...»

Et cela se traduit dans le corps aussi, puisque nous parlons toujours de mime?

«Cela se traduit par une gestuelle très dessinée dans le corps, reprend notre voyageuse. Le pathos n'est jamais très loin; on sent le baroque qui vient comme décorer une sorte de catastrophe menaçant constamment. On a toujours l'impression que tout va s'écrouler. C'est un monde finalement très proche de l'univers d'Elias Canetti...»

VOIR PAGE E 4: ALEPIN



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Francine Alepin

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

DU 1^{er} AU 26 OCTOBRE 2002
MARGUERITE DURAS
Savannah Bay
Mise en scène Patricia Nolin
Avec Janine Sutto et Monique Spaziani
Concepteurs: Claude Lemelin, Raymond Marius Boucher,
François Barbeau, Stéphane Jolicœur, Alain Jenkins.
Représentations du mardi au vendredi 19h30 • samedi 16h et 20h30

Réservations (514) 844-1793
www.rideauvert.qc.ca

Abonnements disponibles: (514) 845-0267

Hydro Québec, La Presse, Affichage/Arts/Média, SPEXEL

CEAD

Centre des auteurs dramatiques

GAGARIN WAY
de Gregory Burke
traduction française d'Yvan Bienvenue
mise en lecture de Michel Monty

«I'm a troublemaker... I like causing trouble. It's my hobby.
I think it's important to have a hobby...
keeps you out of trouble.»

LECTURE PUBLIQUE
Lundi 7 octobre 2002 à 20 h

UN SUCCÈS FULGURANT
AU ROYAUME-UNI

Entrée libre... Réservez vite!
514.523.2246
www.cead.qc.ca

LA LICORNE
1015 PAVILLON - MONTRÉAL, QC

Québec, Arts et Culture de Montréal, The British Council, LE DEVOIR

MADemoiselle EILEEN Fontenot pour les dix sous de liberté

D'Erik Charpentier
MISE EN SCÈNE Jean-Frédéric Messier ASSISTÉ DE Jean Gaudreau
AVEC Macha Limonchik | Miro | Didier Lucien | Han Masson | Julien Poulin | Stéphane Demers | Luc Bonin
LES CONCEPTEURS Marie-Claude Pelletier | Sonoyo Nishikawa

du 17 septembre au 12 octobre 2002

UNE CRÉATION DU Théâtre d'Aujourd'hui
EN COLLABORATION AVEC Hydro Québec

DERNIÈRE SEMAINE

3900, rue Saint-Denis (Métro Sherbrooke) Montréal | (514) 282-3900 | www.theatredaujourd'hui.qc.ca | DIRECTION René Richard-Cyr, Jacques Vézina, Gilles Rensud | LES ARTS du Maurier

«Une fable, une vraie. Avec, en prime, des élans de poésie, des allures de cartoon. Et de l'eau. Tombant du ciel, montant du sol. Alors, plongeons!» — JOURNAL DE MONTRÉAL

«... une expérience dépaysante, enveloppante...» — LA PRESSE

«Imagination séduisante, décor éclaté [...] bons acteurs, mise en scène allumée. Très agréable, intelligent.» — MONTREAL EXPRESS, SRC

«Dépaysement garanti [...] un voyage pas banal qui vaut le coup d'œil...» — VOIR

«... nous plonge dans les scintillements et les clapotis. [...] tout ce qu'il faut pour faire rêver les plus terre-à-terre.» — LE DEVOIR

Culture

DANSE

ALEPIN

SUITE DE LA PAGE E 3

Un portrait troublant

Élias Canetti est un personnage étrange. Dramaturge, poète, romancier, essayiste même, c'est un inclassable juif sépharade qui a traversé le siècle de 1905 à 1994. Sur le petit monde en huis clos perdu au milieu de l'Atlantique de *Latitudes croisées*, on rencontrera une série de personnages créés par Canetti dans un petit recueil de 50 personnages portant ce titre: *Le Témoin auriculaire*.

«L'absurde de Canetti se rapproche beaucoup de celui de Tardieu et d'Ionesco, explique Francine Alepin. Mais il repose aussi sur un érotisme troublant et sur des personnages obsessifs, de sorte que son écriture passe facilement par le corps. On retrouvera ici, par exemple, l'étrange personnage du *Mordeur de maison*, une version à peine déformée du *Grand Séducteur*. Au total, il y aura onze personnages interagissant de façon de plus en plus bizarre. Douze plutôt, le dernier étant... une bouche d'aération en métal.» (Rires à peine contenus.)

Le spectateur, lui, sera le témoin-voyeur d'une petite société recréée presque *in vitro*. «C'est un portrait de société assez troublant, reprend Alepin. Un portrait sarcastique, oui, mais empreint de tendresse, d'une sorte d'humanisme grinçant qui nous renvoie à notre propre imaginaire. L'action est située quelque part à la fin des années 20, qui ont connu la montée du nazisme et du fascisme. Et, comme par hasard, les personnages deviendront peu à peu amnésiques, refoulés, repliés sur eux-mêmes, alors qu'ils développent entre eux des comportements de plus en plus maniaques.»

Du douzième personnage, cette immense bouche d'aération comme on en voit sur les gros navires, j'ai réussi à comprendre qu'il sert aussi à rythmer l'ensemble du spectacle en balançant des musiques d'atmosphère, des messages et des aphorismes tirés de l'œuvre de Canetti.

Souignons enfin que l'œuvre a été créée en juillet dernier, en France, et jouée une seule fois lors du festival Mimos de Périgueux. Après Montréal, *Latitudes croisées* prendra la route pour l'Espagne (en octobre), la France (en novembre) et le Mexique (mars 2003). Tout laisse présumer qu'elle pourra vous faire oublier les clichés que font surgir le seul mot «mime», Marcel Marceau et même Bruno Blanchet et son personnage ridicule de mime plate...

LATITUDES CROISÉES

Création gestuelle à partir de textes d'Élias Canetti
Conception: Francine Alepin,
Yves Marc et Jorge A. Vargas
À l'Espace libre du 15 au 19 octobre

Sonya Stefan et Pierre Lecours dans *Courage mon amour*, de la chorégraphe Hélène Blackburn.

ROLLINE LAPORTE

Cultiver la fraîcheur du regard

Courage mon amour porte la marque d'une nouvelle direction empruntée par la compagnie d'Hélène Blackburn, Cas public.

FRÉDÉRIQUE DOYON

On ne peut pas se le cacher: dans les parcours artistiques, il y a des hasards et des effets de mode. La chorégraphe Hélène Blackburn le reconnaît et l'assume entièrement: «Je ne crois pas beaucoup à la nouveauté», dit celle qui, dans les années 80, allait, avec sa démarche enracinée dans le vocabulaire classique, à contre-courant du minimalisme et de la théâtralité sombre qui dominaient la scène de la danse. Aujourd'hui, les formes d'expression chorégraphiques s'étant multipliées, elle entre dans le courant avec joie. Si

la nouvelle pièce *Courage mon amour* ne fait pas exception dans l'œuvre de Blackburn, déversant toujours sa fougue caractéristique à travers la forme quasi compulsive du duo, elle porte la marque d'une nouvelle direction empruntée par sa compagnie, Cas public.

On a la vague impression de ne plus l'avoir vue depuis la reprise d'*Incarnation*, en l'an 2000. Pourtant, une création importante d'Hélène Blackburn a connu un succès insoupçonné en 2001. Créée pour le jeune public, un créneau encore peu développé du côté de la danse au Québec, *Nous n'irons plus au bois* a ouvert un nouvel horizon

pour Cas public, triplant le nombre de ses représentations annuelles et, par le fait même, l'intensité du travail. «Notre rapport à la danse était en train de changer, explique la chorégraphe. Doubler le nombre de semaines de travail en peu de temps, c'est l'un, financièrement, mais c'est exigeant pour le corps. Ça nous a amenés à nous questionner: pourquoi, compte tenu de toutes les conditions difficiles, on continue à exercer ce métier-là? C'est cette grande question qui a nourri la création de *Courage mon amour*.

La prise de parole des danseurs

Pour y répondre, Blackburn donne littéralement la parole à ses danseurs, simplement et spontanément. Un risque qu'elle n'aurait pas pris si elle n'était pas passée par la création jeune public, là «où il n'y avait pas d'attentes», souligne-t-elle. La terre vierge ainsi offerte par le créneau jeune public l'encourage à cultiver cette même fraîcheur du regard pour créer *Courage*. La prise de parole des danseurs, que la chorégraphe appelle «les déclarations», survient donc à trois moments distincts dans la chorégraphie. À l'exécution des gestes se joint ainsi l'énoncé de leur motivation profonde, de la grande joie qu'ils procurent et, parfois aussi, de la souffrance qui leur est inhérente. «Les réponses sur scène sont un peu le résultat de mes réflexions et de celles des danseurs, explique-t-elle. Ils disent des choses très touchantes, comme l'omniprésence de la douleur: comment le fait d'avoir mal conditionne leur vie. C'est une chose occultée en danse. Alors, on voit soudain les humains derrière les superdanseurs. On ne peut plus les voir comme de simples athlètes du corps poétique.»

Traduites dans le langage signé propre aux malentendants, puis transformées en un objet esthétique, ces déclarations servent aussi de point de départ au mouvement afin d'en arriver non seule-

ment à une danse parlée mais à une «parole dansée». «Dans le langage signé, il y a des concepts très évidents qu'on retrouve dans les gestes du quotidien, explique Hélène Blackburn. Et il y en a d'autres plus symboliques. On s'amuse donc avec le sens premier des gestes, qu'on déconstruit.» Tout en évoluant, avec sa passion habituelle, la richesse de ce procédé, la chorégraphe est bien consciente de l'effet de mode dont il est l'objet. «Je vois chez beaucoup de chorégraphes le besoin de parler de leur danse, de communiquer ce qui est vécu de l'intérieur au public, rapporte-t-elle. J'ai vraiment l'impression de m'inscrire dans un courant par rapport à cela.»

Mais la chorégraphe ne se laisse pas intimider par le culte de l'originalité auquel se voue l'art contemporain, la redite et les courants étant selon elle inévitables. «Je n'ai pas le besoin de me sentir unique et innovatrice, s'exclame-t-elle. Je fais la danse que j'aime voir. Je suis le premier public de ma danse.» L'important, après tout, est de suivre l'inspiration qui la guide et fait son succès depuis ses *Suites furieuses*, en 1995. «Ce qui m'intéresse, confie Blackburn, c'est comment la danse devient expression, comment son vocabulaire, par essence abstrait, peut tout à coup donner une émotion et un sens aux gens.»

Pour accompagner ce double langage du corps et de l'esprit dans *Courage mon amour*, la chorégraphe amène la musique directement sur scène grâce à une collaboration avec l'Ensemble contemporain de Montréal. Interprétant des partitions choisies d'Ana Sokolovic, d'André Ristic et de Nicolas Gilbert, deux violonistes donneront la réplique aux danseurs «pour le plaisir de voir évoluer en parallèle la musique et la danse», explique simplement Blackburn.

En première partie de spectacle, Pierre Lecours, jeune chorégraphe prometteur qui est aussi interprète au sein de Cas public, présente *L'Hérésie*, une adaptation de *L'Hérétique*, programmé à Tangente en décembre 2001, qui touche à «l'essence de son questionnement sur ce qu'est un homme par rapport à ce qu'est une femme, et sur l'omniprésence de la sexualité dans sa génération», promet Blackburn. Cette invitation fait partie du virage amorcé par Cas public. En voie de devenir une compagnie à répertoire, Cas public tend la main à la jeune génération de chorégraphes en offrant du même coup une variété d'expériences à ses danseurs, qu'une seule vision artistique ne peut, selon toute évidence, combler. «Si on veut que la danse continue d'être un art aussi vivant et vibrant à Montréal, affirme haut et fort Hélène Blackburn, il faut qu'on s'investisse et qu'on trouve des moyens originaux de partager les ressources.» Après le courage de ses danseurs, voici qu'elle appelle celui de toute une génération de chorégraphes.

CINÉMA

Sa femme en est une...

Entrevue avec Yvan Attal, le cinéaste de *Ma femme est une actrice*

MARTIN BILODEAU

Il avait un peu disparu des écrans depuis *Les Patriotes*. Voilà qu'Yvan Attal, l'acteur fétiche d'Éric Rochant, César du meilleur espoir masculin millésimé 1989 et, depuis peu, voix française de Tom Cruise, revient à l'avant-scène avec *Ma femme est une actrice*, une comédie alléniennne qu'il a lui-même écrite et réalisée.

L'acteur s'est par ailleurs réservé le rôle principal, celui d'Yvan, un journaliste parisien follement épris de Charlotte Gainsbourg, conjointe d'Attal à la ville, à laquelle il a confié à l'écran le rôle... de sa conjointe, une vedette de cinéma qu'il craint de voir lui échapper aux mains d'un séducteur anglais (Terence Stamp) avec lequel elle est partie tourner un film à Londres. «C'est l'histoire d'une femme qui met dans la balance l'amour de sa vie et le deuxième amour de sa vie, sa passion pour le cinéma», me racontait Yvan Attal au lendemain de la première mondiale de son film, l'année dernière à Toronto.

En France, le couple Attal-Gainsbourg est mythique, aussi le danger d'en dire trop, même par accident, a dû être soigneusement évité. «Je ne suis pas le Yvan qu'on voit à l'écran, je ne harcèle pas Charlotte comme mon personnage le fait à l'écran. En revanche, ce personnage, c'est moi, dit-il. Il y a plusieurs façons de faire l'acteur. Il y a celle où on enlève un masque, il y en a une autre où on se fait son propre masque. Je pense que dans ce film, le travail consistait, pour moi comme pour Charlotte, à enlever nos propres masques et à rompre avec l'image qu'on projette.»

Lui qui a jusqu'ici projeté l'image d'un homme sombre, grave parfois, s'ouvre avec ce film à un registre comique dans lequel on ignorait qu'il pouvait exceller. Sa petite histoire professionnelle, pourtant, nous révèle qu'il y a eu méprise depuis le début. «J'ai beaucoup fait de comédie pendant mes années d'apprentissage et, bizarrement, tout le monde se moquait de moi quand je m'essayais à des choses plus dramatiques. Puis, le cinéma m'a confié pendant 15 ans des choses très sérieuses à jouer, de sorte que le public m'imagine mal faire autre chose.»

Du défi au pari

À titre d'acteur, la comédie présente un défi. À titre de metteur en scène, le défi devient pari. À 37 ans, ce natif de Tel-Aviv, qu'on a découvert en pote décalé d'Hippolyte Girardot dans *Un monde sans pitié* de Rochant, a eu envie de le relever et de saisir du même coup l'occasion de jouer un rôle intéressant. «Je n'ai pas du tout fait ce film comme un acteur qui s'écrit un rôle afin d'apaiser une frustration. J'ai écrit ce film parce que j'avais envie de passer à la mise en scène. J'aurais pu ne pas jouer dans mon film, mais le sujet me donnait l'impression que c'était à moi de jouer ce rôle.»

La Femme de l'année, mettant en vedette le tandem Hepburn-Tracy, est, dit-il, un de ses films préférés. L'œuvre de John Cassavetes, de Billy Wilder, comble le cinéphile en lui. Cela dit, avec ses névroses et ses obsessions jalouses, son alter ego fait évidemment penser à Woody Allen, un metteur en scène qui l'a beaucoup influencé au moment de crier «moteur». «Il s'est banalisé aux yeux de certains parce qu'il tourne beaucoup, mais il reste l'un des rares metteurs en scène dont j'ai vu tous les films.»

Pendant que nous étions attablés devant un café, Charlotte Gainsbourg, dans sa suite, se faisait maquiller en prévision de la conférence de presse au profit de laquelle Attal allait bientôt devoir me fausser compagnie. En ce Nouveau Monde où on la connaît comme actrice mais où on ne fait pas grand cas de ses origines, Charlotte Gainsbourg avait l'air détendue. Entre elle et le personnage qu'elle joue dans le film de son conjoint, la fille de Jane et Serge a trouvé un espace privé, à l'abri des questions indiscrettes. «Ma femme est une actrice n'est pas un documentaire sur Charlotte Gainsbourg, se défend Attal. En revanche, c'est vrai qu'à l'origine du projet, Charlotte était gênée, et elle craignait que des journalistes profitent de son personnage pour continuer de la harceler dans la sphère privée. Mais à la lecture du scénario, elle a constaté qu'il n'y avait dedans rien de sa vie, et donc rien d'impudique.»

VOYAGE DANS L'INFINIMENT GRAND ET L'INFINIMENT PETIT...

«...entre le conte de fées et le traité scientifique.»
The New York Times
«...pièce émouvante (...) à haute teneur poétique.»
Le Devoir

«...véritable feu roulant d'images évocatrices qui vous happent...»
«Un bonheur du début à la fin.» *La Presse*

O VERTIGO
Festival Danse
luna
une chorégraphie de Ginette Laurin (O Vertigo)

9 - 12 OCTOBRE 2002 . 20h

MONUMENT-NATIONAL 1182, boul. Saint-Laurent
514.871.2224 514.790.1245 www.festivalnouvelledanse.ca

coproduction O Vertigo, luzernantanz am luzernertheater, FIDO

Québec
Canada
Montreal
AFTV
LE DEVOIR

La danse



Pour l'horaire complet, consultez

L'agenda

COURAGE MON AMOUR

De Hélène Blackburn
et Cas Public
Du 9 au 12 et du 16 au 19 octobre
À l'Agora de la danse

Culture

EX Centris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

Le **cinéma** L'agenda
Pour l'horaire complet, consultez LE DEVOIR

CINÉMA

Festival du film de Vancouver

La dernière grande forteresse

MARTIN BILODEAU

Le Festival du film de Vancouver est un joueur très modeste sur l'échiquier festivalier d'automne. En étou entre le Festival de Toronto et le Festival du nouveau cinéma, l'événement, dont la 21^e édition s'ouvrira la semaine dernière avec la projection de *8 femmes* de François Ozon et prend fin vendredi prochain avec celle de *Far From Heaven* de Todd Haynes, a cependant su s'imposer, à l'image du FCM, comme un rendez-vous essentiel pour la bonne santé de la cinéphilie locale.

Avec un menu dont le tiers est composé de films canadiens (104 sur 304), le festival dirigé par Alan Franey est la dernière grande forteresse du cinéma d'ici. «Les cinémas d'ici», devrait-on dire, puisque de l'autre côté des montagnes Rocheuses, on est très sensible aux différences. Mû par un désir de célébrer le cinéma dit «de l'Ouest» (*Western cinema*, sans jeu de mots), le festival a mis sur pied une compétition consacrée exclusivement aux premiers et seconds films produits dans les provinces situées entre le Manitoba et la Colombie-Britannique. La directrice de cette section, Dianne Burgess, reste pendant toute l'année à l'affût de tout ce qui se tourne — d'un océan à l'autre, au demeurant — et braque son phare sur les courts-métrages dont elle espère les premiers longs métrages.

D'une série à l'autre

Parallèlement, la populaire série «Dragons & Tigers», consacrée aux cinématographies d'Asie (on propose cette année 41 longs métrages, dont les derniers Miike et Kitano), est devenue au fil des ans le fleuron du festival ainsi qu'un important lieu de rassemblement pour l'industrie du cinéma asiatique. «Depuis que nous avons lancé «Dragons & Tigers», le monde s'est éveillé aux cultures de l'Asie du Pacifique», confirme le directeur de la série, Tony Rayns. Dans ce créneau, qui a jusqu'ici été presque exclusivement le nôtre, la concurrence est désormais féroce pour débusquer les nouveaux talents et obtenir la primeur des nouveaux films. J'espère que les choix que nous avons faits cette année maintiendront notre statut de pionniers dans le domaine.»

Signe de sa force: le réputé cinéaste français Olivier Assayas (*Irma Vep*, *Les Destinées sentimentales*) a accepté de siéger cette année au jury de «Dragons & Tigers», à l'invitation du festival — le seul en Amérique, sauf erreur, qui ait programmé son *Demonlover*, copieusement hué à Cannes. Peut-être ceci explique-t-il cela. Par ailleurs, devant le nombre considérable de documentaires à

caractère sociologique et historique, le festival a décidé cette année de créer une sous-catégorie, «Holding History Accountable» («Tenir l'histoire responsable»), qui comporte 17 longs métrages dont les sujets vont du III^e Reich aux événements du 11 septembre 2001 en passant par le conflit israélo-palestinien.

Au chapitre des films québécois, Vancouver présente ce week-end les derniers films de Manon Briand (*La Turbulence des fluides*), Robert Morin (*Le Nèg*), Michel Jetté (*Histoire de pen*) et Rodrigue Jean (*Yelouknife*), Paule Baillargeon (*Clau de Jutra - Portrait sur film*) et Jeanine Gagné, laquelle a offert au festival la primeur de son long métrage *Au fil de l'eau*.

La moisson est certes moins fraîche du côté du cinéma français, où les derniers Audiard (*Sur mes lèvres*), Tavernier (*Laissez-passer*) et Fontaine (*Comment j'ai tué mon père*) paraissent décalés par rapport à l'actualité cinématographique mondiale. Qu'à cela ne tienne: le Festival du film de Vancouver, qui attend cette année quelque 150 000 visiteurs, brille ailleurs.



SOURCE LES FILMS SEVILLE

Le Festival du film de Vancouver s'ouvrira la semaine dernière avec la projection de *8 femmes* de François Ozon.



SOURCE CHRISTAL FILMS

Charlotte Gainsbourg dans *Ma femme est une actrice*, d'Yvan Attal.

Mon mari est un paranoïaque

Pourquoi les acteurs ne seraient-ils pas tentés d'aller plus loin que ce qu'ils font devant la caméra?

MA FEMME EST UNE ACTRICE

Réalisation et scénario: Yvan Attal. Avec Charlotte Gainsbourg, Yvan Attal, Terence Stamp, Noémie Lvovsky, Laurent Bateau. Image: Rémy Chevrin. Montage: Jennifer Augé. Musique: Brad Mehldau. France, 2001, 93 minutes.

concrétisent par notre propre faute. C'est le piège que Yvan (Yvan Attal) tisse lui-même, journaliste sportif marié à une vedette de cinéma, Charlotte (Charlotte Gainsbourg), en partance pour Londres, où elle tournera aux côtés de John (Terence Stamp), une star britannique dont les jeunes filles sont toutes folles. Il a bien vu sa femme s'envoyer en l'air dans son dernier film, mais une rencontre avec un copain de sa sœur Nathalie (Noémie Lvovsky) vient semer le doute comme le ver s'infiltrer dans la pomme: et pourquoi les acteurs ne seraient-ils pas tentés d'aller plus loin que ce qu'ils font devant la caméra?

C'est alors le début d'une série d'épuisants allers-retours entre Paris et Londres, Yvan cherchant à prendre Charlotte en défaut tout en voulant comprendre les paradoxes du comédien en s'inscrivant à un cours de théâtre. Les allusions incessantes à l'infidélité possible de son épouse vont bien sûr la pousser à envisager fortement cette éventualité, d'autant plus que John se révèle charmeur mais respectueux, préférant attendre plutôt que de brusquer les choses. *Ma femme est une actrice* fonctionne, en surface, comme un véritable jeu de miroirs, Attal s'inspirant de sa propre relation avec la vedette de *Merci la vie*. Tout demeure bien sûr au rang de l'anecdote, le cinéaste préférant exposer les avantages (l'enthousiasme des ad-

mirateurs, les tables toujours disponibles dans les meilleurs restaurants) que ses côtés sombres (jamais il ne scrute les misères, réelles, d'une jeune femme longtemps célèbre pour être la fille d'une idole scandaleuse de la pop française et d'un ex-manne-

quin devenu actrice toujours prête à faire parler d'elle). Le film s'illumine très souvent par la seule présence chaleureuse de Gainsbourg, prenant un malin plaisir à brouiller les pistes entre sa figure publique et celle qui partage son intimité avec le réalisateur du film. On retrouve également cette grâce dans le personnage de Terence Stamp, que l'acteur anglais, éternelle figure de mystère et d'ambiguïté, compose avec le mélange nécessaire de distinction et de sournoiserie.

On ne peut pas en dire autant d'Yvan Attal, qui ne s'est pas octroyé le beau rôle, dont les crises de jalousie deviennent plus monotones que pathétiques, ajoutées aux crises, tout aussi pathétiques, de sa sœur, toujours à couteaux tirés avec son mari. Cette double surchère, où s'ajoutent des questions incessantes sur l'éducation juive du futur enfant de Nathalie, viennent alourdir un récit pourtant plein de promesses. Même les magnifiques airs de jazz qui traversent tout le film (petits clin d'œil à Woody Allen) ne font pas de *Ma femme est une actrice* autre chose qu'une demi-réussite.

Le film fonctionne comme un véritable jeu de miroirs, Attal s'inspirant de sa propre relation avec la vedette de *Merci la vie*

Moins une comédie sur la célébrité que sur la jalousie, *Ma femme est une actrice* repose à la fois sur cette idée de la frontière poreuse entre le vrai et le faux (cinématographique) et sur le pouvoir des obsessions qui, à force de les imaginer partout, se

mirateurs, les tables toujours disponibles dans les meilleurs restaurants) que ses côtés sombres (jamais il ne scrute les misères, réelles, d'une jeune femme longtemps célèbre pour être la fille d'une idole scandaleuse de la pop française et d'un ex-manne-

«Un des meilleurs films de cette, ou de n'importe quelle autre année.»

«Fera pour le développement photo ce que 'Psychose' a fait pour les douches.»

«Vraiment, profondément angoissant.»

ROBIN WILLIAMS
Photo obsession

www.foxsearchlight.com

VERSION FRANÇAISE			
CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN	FAMOUS PLAYERS MONTREAL	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)	MÉGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18
MÉGA-PLEX GUZZO JACQUES CARTIER 14	CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE	CINÉMA ST-EUSTACHE	MÉGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16
CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO	CINÉPLEX ODÉON LACHENAIE	MÉGA-PLEX GUZZO TERREBONNE 14	CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION
À L'AFFICHE!		CAPITOL ST-JEAN	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME
VERSION ORIGINALE ANGLAISE			
CINÉMAS AMC LE FORUM 22	FAMOUS PLAYERS COLÈSE KIRKLAND	CINÉPLEX ODÉON CAVENDISH (Mtl)	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)
BON DIGITAL	MÉGA-PLEX GUZZO SPHERETECH 14	MÉGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18	FAMOUS PLAYERS CENTRE LAVAL

8 femmes

LES ACTEURS: CATHERINE DENEUVE, FANNY ARDANT, ISABELLE HÜPPERT, EMANUELE BEART, VIRGINIE LEDOYEN, DANIELLE DARRIEUX, LUDOVINE SAGNIER, FIRMINE RICHARD

www.8femmes-lefilm.com

À L'AFFICHE! LE FORUM 22, EX-CENTRIS, MESSAÏAGE, BOUCHERVILLE, BROUSSARD, SHERBROOKE, GATINEAU, DRUMMONDVILLE, TROIS-RIVIÈRES 0.

«À L'UNANIMITÉ LE MEILLEUR FILM DE GÉRARD JUGNOT»

Monsieur Batignole

UN FILM DE GÉRARD JUGNOT

www.mbatignole.com

À L'AFFICHE! QUARTIER LATIN, BROUSSARD, BOUCHERVILLE, ST-EUSTACHE, COLÈSE KIRKLAND, LASALLE (Place), SHERBROOKE, GATINEAU.

GAGNANT

MEILLEUR SCÉNARIO, FESTIVAL DU FILM DE VENISE

NOMINATION AUX GOLDEN GLOBE

MEILLEUR FILM ÉTRANGER

« LE PORTRAIT FIDÈLE D'UN ANGE REBELLE. EXCELLENTE DISTRIBUTION! ADMIRABLEMENT RÉALISÉ ! »

— Irene Bignardi, La Repubblica

les cent pas (I CENTO PASSI)

Il est né au sein de la Mafia. Il a grandi pour la défier.

LES FILMS EQUINOXE présentent une production EQUINOXE FILMS en collaboration avec MARIO TULLIO GIORDANO « LES CENT PAS » avec LUIGI LO CAECIO LUIGI MARIA BRANDA LUIGI SAARDI PAOLO BRANCAGLIA TONY SPERANDEO montage RICARDO MONTUORI direction photo ROBERTO FORNA scénario CLAUDIO TARA musica JAPPELLO MARCO TULLIO GIORDANO

À L'AFFICHE DÈS LE 11 OCTOBRE

La vérité ne peut parfois être partagée qu'entre...

Cœurs inconnus

version française de BETWEEN STRANGERS

EQUINOXE FILMS CAPRI FILMS et MEDIATRADE DE CONCERT AVEC FIRST LOOK MEDIA PRESENTENT UNE PRODUCTION GABRIELLA MARTINELLI BETWEEN STRANGERS

KLAUS MARIA BRANDAUER WENDY CREWSON GÉRARD DEPARDIEU SOPHIA LOREN MALCOLM Mc DOWELL PETE POSTLETHWAITE MIRA SORVINO DEBORAH KARA UNGER MONTAGE ZBIGNIEW FREISNER MONTAGE ROBERTO SILVI CONCEPTION VISUELLE DAN YARHI

DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE GREGORY MIDDLETON, C.S.C. PRODUCTEURS EXECUTIFS WŁADYSŁAW BARTOSZEWICZ SIMONE DE RITA

CO-PRODUCTEURS ROBERTO PACE MARIO COTONE PRODUITS PAR GABRIELLA MARTINELLI ELDA FERRI

Une Coproduction Canada - Italie

SCÉNARIO ET RÉALISATION EDOARDO PONTE

Produit avec la participation de Téléfilm Canada, Canal Movie, The Home Channel, Super Ecran et le Canadian Film or Video Production Tax Credit

www.Showbiz.net www.betweenstrangers.ca

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN	FAMOUS PLAYERS MONTREAL	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)	MÉGA-PLEX GUZZO JACQUES CARTIER 14	MÉGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16
CINÉPLEX ODÉON ST-EUSTACHE	CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE	CINÉPLEX ODÉON BROUSSARD	CINÉPLEX ODÉON LACHENAIE	CINÉPLEX ODÉON SHERBROOKE
CINÉPLEX ODÉON PARLOMOUNT	FAMOUS PLAYERS COLÈSE KIRKLAND	CINÉPLEX ODÉON CAVENDISH (Mtl)	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)	MÉGA-PLEX GUZZO SPHERETECH 14
FAMOUS PLAYERS CARR. ANGRIGNON	MÉGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18	FAMOUS PLAYERS COLÉBUSE LAVAL	CINÉPLEX ODÉON STE-ADELE	BON DIGITAL

Culture

DISQUES

Solide « vieux stock »

Sinéad O'Connor revisite les classiques du folklore irlandais dans un album fantomatique. L'Irlandaise rebelle Sinéad O'Connor lance mardi un nouvel album qui risque de passer comme un courant d'air dans l'oreille grasse du gros public tellement il s'agit d'une œuvre underground. La chanteuse de *Nothing Compares 2U* revisite le folklore de sa verte patrie avec *Sean-Nós Nua*. «Sean-Nós» comme dans *old style* ou, si on préfère, «vieux stock» en pur québécois. Sinéad n'en fait qu'à sa tête.

BRIAN MYLES
LE DEVOIR

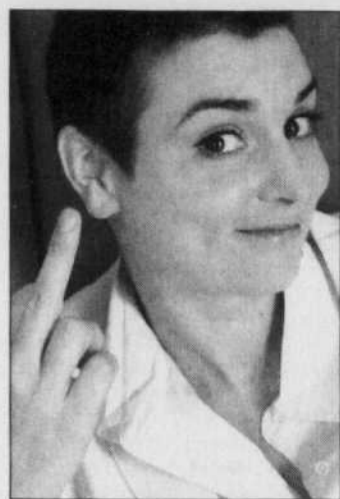
Majeur bien droit, sourire narquois. Un regard pétillant surmonté par des sourcils à l'accent clownesque. A ne pas confondre avec une attitude de provocation. Sinéad O'Connor affiche ici l'air satisfait d'une femme qui a choisi de mener sa vie comme elle l'entend.

Quand on s'est permis de sacrifier la photo du pape Jean-Paul II sur l'autel de la télévision américaine, pourquoi s'arrêter en si bon chemin? Un majeur de plus ou de moins n'y changera rien. Sinéad O'Connor a choisi sa voie, pour le plus grand bonheur de ses fans et la plus grande incrédulité des autres. Avec *Sean-Nós Nua*, elle réalise un projet qui traînait dans l'arrière-boutique de son esprit frondeur depuis 12 ans. Née, élevée et toujours domiciliée à Dublin, Miss O'Connor a trempé dans le folklore irlandais dès son plus jeune âge. Elle a appris toute jeune de son père l'une des chansons de son nouvel album, *The Parting Glass*. Plusieurs autres résonnaient comme un écho du passé dans les pubs qui ont jalonné sa jeunesse. Les exégètes de l'évangile selon O'Connor se souviendront d'ailleurs que la Sainte Vierge du *Butcher Boy* de Neil Jordan a fait ses débuts avec *In Tua Nua*, un band de rock celtique manipulant certains instruments classiques de la soirée canayenne comme le violon.

Fantômes

Sinéad O'Connor a réalisé *Sean-Nós Nua* pour son propre plaisir. Elle se trouve actuellement dans un entre-deux qui ne lui déplaît pas du tout, libérée de toute attache avec l'industrie du disque. «D'un point de vue artistique, c'est beaucoup plus excitant de ne pas se retrouver dans le "mainstream". Tu peux faire ce que tu veux, et les gens peuvent apprécier ton travail plutôt que celui d'une compagnie de production. Quand tu signes avec un label important, c'est plus difficile de faire les albums de ton choix parce que les labels ne s'intéressent qu'aux grands succès», explique-t-elle en entrevue.

Sinéad O'Connor ne s'en cache pas: il faut se prêter au jeu des concessions lorsqu'on signe avec un grand label. «C'est même un peu normal. Comme tu leuras pris tellement d'argent, tu leuras dois au moins quelques compromis à l'occasion.» Mais à 35 ans, forte d'une renommée internationale, Sinéad O'Connor peut se permettre les projets de ses rêves. Elle a soumis

SOURCE FUSION III-JUSTIN TIME
Sinéad O'Connor

Sean-Nós Nua à Hummingbird, un petit label irlandais spécialisé dans le folklore. «Je ne pense pas que ce soit un album "mainstream", mais je crois qu'il aura une très longue vie.» Combien de ventes? «Je ne sais pas», lance-t-elle, dérotée. Pour tout dire, elle s'en fout.

Ce je-m'en-foutisme s'appuie sur la sensibilité et l'inspiration, la sensibilité trouvant sa plus simple expression dans cette douce voix puissante qui continue de faire le tour du monde, l'inspiration se traduisant par une grande uniformité dans la direction artistique de l'album. Dépourvue de grands succès, la trame n'en demeure pas moins cohérente. Elle est marquée par un recours massif aux instruments traditionnels (accordéon, violon, banjo, bouzouki et autres mandolines) qui nous ramènent dans l'énervante chaleur d'un pub irlandais de l'autre monde.

«C'est un album à propos de fantômes. Les chansons traitent pour la plupart de personnes qui ont vraiment existé et qui transportaient un petit quelque chose de magique.» *Óró Sé do Bheatha Bhaile* parle de Grace O'Malley, une pirate du XVI^e siècle qui a remonté les eaux de la Tamise pour affronter sa majesté la reine d'Angleterre. *Molly Malone* célèbre la vie et la mort d'un vendeur de rue du début du XIX^e siècle.

Le folklore parle de lui-même. Les mélodies reprises sur *Sean-Nós Nua* étaient toutes assez colorées pour survivre à l'épreuve du temps. Sinéad O'Connor et ses comparses les ont simplement dépoussiérées en leur ajoutant du rythme. À savourer de préférence au coin du feu, armé d'un scotch — irlandais, bien sûr! — et pourquoi pas deux. Il n'en faut pas beaucoup pour croire à ces fantômes ressuscités par la voix de Sinéad O'Connor.

JE MARCHÉ À TOI

Chloé Sainte-Marie
Select OCCD 9198

En 1999, la comédienne et chanteuse Chloé Sainte-Marie avait fait un retour fracassant à la chanson avec *Je pleure, tu pleures*, album qui comprenait des textes d'auteurs aussi variés que Gilles Carle, Gilles Bélanger, Gaston Miron, Willie Lamothe et Denise Boucher, notamment. Grâce à ce CD-choc, on découvrait qu'une chanson de Willie Lamothe chantée par Chloé pouvait devenir émouvante en diable... Dans la continuation de *Je pleure, tu pleures*, Chloé Sainte-Marie propose maintenant 15 nouveaux titres qui ont tout pour combler l'auditeur. (Et dire que certains ont déjà cru que parce qu'elle était belle, elle ne serait que belle et sans substance!) Décidément, la maturité va bien à Chloé. Sa personnalité et sa force créatrice s'affirment; sa voix trouve des écritures qui font naturellement corps avec ses préoccupations. Le choix des auteurs et des textes, le timbre intime de sa voix, l'authenticité de son interprétation, la musique et les arrangements, tous ces éléments contribuent à faire de ce nouveau disque une œuvre engagée, originale et gorgée de sens.

D'écriture et de rythme différents, les chansons s'enchaînent comme autant de strophes d'un seul et même grand poème qui finit par prendre la forme d'une incantation. Elles n'en conservent pas moins chacune leur personnalité, ces œuvres de Gilles Carle, Patrice Desbiens, Bruno Roy, Marie-Christine Lussier, Joséphine Bacon, Maaki Putulik, Philippe McKenzie, Gilles Bélanger et Gaston Miron, dont le poème *Je marche à toi* prête son titre au disque. Réunies selon les affinités de la chanteuse, les chansons sont écrites en français, en anglais ou en innu, une langue aux sonorités magnifiques, trop longtemps ignorée, familière à la chanteuse qui l'affectionne depuis qu'elle l'a apprise pour le film *La Postière*. Les auteurs évoquent la terre et le pays, parlent du temps qui passe, de la force de l'amour, du vieillissement et de la mort qui donne le vertige. Chloé Sainte-Marie les chante comme ils s'expriment: d'une voix nue, sans maniérisme, fidèle à la vérité de ceux qui n'ont rien à prouver. De l'émouvante litane intitulée *Mishapan Nitassinan* («Que notre terre était grande») de Gilles Bélanger et de l'innu Joséphine Bacon à Bruno Roy («Je n'ai que mes troubles / Pour vous tendre la main / Je n'ai que ma brûlure / Pour marcher avec vous»); des *Coups donnés* de Patrice Desbiens à *Growing Despair* et *Chamaille*, *chamaille* de Gilles Carle («Les plaines

VITRINE DU DISQUE

Apprivoiser le clair-obscur



brûlent / Mon cœur chavire / qu'il est amer / Parfois de vivre»; de *C'est la vie* de Maaki Putulik à *Peur des humains* de Marie-Christine Lussier, on découvre des traits fulgurants, des écritures neuves, une façon d'apprivoiser le clair-obscur de l'expérience humaine. L'album invite à la découverte de paysages intouchés vers lesquels on a, justement, envie de se diriger, comme vers un être aimé. Son invention exhale un parfum de poésie.

Solange Lévesque

YOU ALL LOOK
THE SAME TO MEArchive
Hangman/D7 Recordings (Dep)

Presque la voix de Roger Waters. Presque l'harmonica du *School of Supertramp*. Presque les effets de cordes de *Shine On You Crazy Diamond*. Presque les effets sonores de l'album *Animals*. Presque la guitare de David Gilmour. Et tout ça rien que dans la première chanson. Titre: *Again*. Durée: 16 minutes 19 secondes. *Numb*, le deuxième morceau, évoque irrésistiblement *Welcome To The Machine* (et *Comfortably Numb* pour le titre). Floyd encore. *Meon*, pièce suivante, se situe très exactement entre Supertramp et Pink Floyd. C'est comme ça jusqu'à la fin. Avec un peu de néo-Van Der Graf Generator (à moins que ce ne soit du néo-Tangerine Dream) pour faire plaisir aux vrais maniaques.

Archive est l'un de ces innombrables groupes usinés en Angleterre dans le moule des années 70 psyché-pop: dans le genre mimétique, c'est plutôt réussi. J'en viens même à regretter que l'hypertension exclue les gros pétards. A croire qu'ils ont synthétisé le THC en labo: tu gèles rien qu'à humer le plastique. Fait pour les jeunes et vieux poteux de chez nous, se dit-on. C'est probablement ce qu'on a pensé chez Diffusion YFB Inc. YFB comme dans Yves-François Blanchet, surtout connu en tant que gérant d'Éric Lapointe. Le disque ne nous serait sans doute jamais parvenu s'il n'avait été acquis en licence par la toute nouvelle

compagnie D7 Recordings, ex-croissance de Diffusion YFB Inc.

C'est un peu beaucoup pour ça que j'en parle. Une tendance semble se dessiner: la parution en licence au Québec du dernier Human League, initiative d'anciens relationnistes de presse connaissant le tabac, a fait des petits. Tacca a ainsi obtenu le Coralie Clément, et voilà que D7 Recordings s'arroge Archive. Rien à redire là-dessus tant que les albums sont bons, sinon que ce magasinage hors frontières de compagnies locales donne un brin l'impression que le bassin d'artistes d'ici ne suffit plus. On en reparlera.

Sylvain Cormier

ÉLECTRO

SOUS LE MANGUIER

Ghislain Poirier
(Intr_version - Fusion III)

Loïn d'être austère ou cérébrale, la musique que compose Ghislain Poirier s'écoute presque naturellement. La nuit, surtout. Encore plus calme qu'il n'y a pas de sud (paru l'an dernier sur l'étiquette new-yorkaise 12K), *Sous le manguiier* enrobe avec ses couches sonores atmosphériques et répétitives. On se laisse envelopper par cette force tranquille qui irradie d'une pièce instrumentale à l'autre. Les teintes exotiques rappellent le dub, mais un dub nourri de vagues ambiances épurées. On est encore très près de cette turbulence mystérieuse qui s'échappait des morceaux du premier album. Toutefois, la réalisation et l'écriture musicale se précisent davantage sur cette nouvelle sortie du label Intr_version. Ce créateur montréalais semble s'inspirer d'une rythmique africaine, parfois tribale, pour donner naissance à une structure électronique des plus apaisantes. Proche de l'univers à la fois céleste et urbain du *Haunt Me*, *Haunt Me*, *Do It Again* de Tim Hecker (qui s'est impliqué à l'enregistrement), *Sous le manguiier* place Ghislain Poirier au premier rang d'une scène locale indépendante qui ne cesse d'attirer l'attention.

D. C.

David Cantin

WHOLE NUMBERS
PLAY THE BASICS

Casino Versus Japan

LOW LIGHT DREAMS

Signer
(Carpark - Fusion III)

Après trois ans d'attente, Casino Versus Japan (aussi connu sous le nom d'Erik Kowalski) revient avec une suite plus sombre au très joyeux *Go Hawaii*. En fait, le jeune

homme de Milwaukee dévoile à son tour son côté introspectif sur

Whole Numbers Play The Basics. Très près des mélodies accrocheuses et pastorales du duo culte Boards Of Canada, l'électronique de Casino Versus Japan trouve son juste milieu grâce à une fusion de rythmes allant du hip-hop à *down tempo*. Après quelques écoutes, on entre enfin dans la matière plutôt dense de pièces telles *Summer Clip* ou *Making Lake Park In The Sun*. On découvre surtout un artisan capable de séduire avec beaucoup de simplicité et d'instinct. Au même niveau, voire supérieur à Geogaddi. Toujours chez Carpark, Signer, de la Nouvelle-Zélande, propose quelque chose d'un peu plus brouillon. *Low Light Dreams* évoque peut-être trop le minimalisme abstrait des pionniers de Seefeel ou le retour un peu louche de la vague slowcore. Du dub au techno, Bevan Smith a aussi curieusement organisé le choix des morceaux sur cet album inégal. On passe de manière un peu trop brusque d'un genre à l'autre. On mentionne tout de même que Signer ouvrira le spectacle de l'excellent Pan American à la Sala Rossa le 18 octobre.

JET LAG

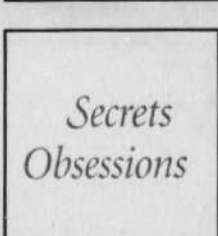
Electromana
(George V Records - Fusion III)

Curieux tout de même comme bon nombre de disques alliant électro et musique du monde donnent l'impression d'avoir été concoctés dans un sous-sol de banlieue. On multiplie les échantillonnages, on ajoute une voix étrangère ou deux, on plaque une mélodie de son cru, puis voilà: une recette toute occidentale sur laquelle a maladroitement (et malheureusement) été apposée l'étiquette «World». C'est précisément ce que les protagonistes d'Electromana ont voulu éviter, avec brio. Le disque *Jet Lag*, réalisé par le guitariste et producteur Daniel Masson ainsi que le DJ Daniel Kapelian, est un voyage planant dans ce que l'on espère être la voie de l'avenir de l'électro fusion. Bien qu'il ait été produit à Paris, ce disque est un mélange des diverses expériences de leurs auteurs globe-trotters — Kapelian fut DJ sur un paquebot ayant sillonné toute la Polynésie et Masson est un fin connaisseur du Bangladesh qu'il semble connaître comme le fond de sa pochette de disque. Résultat: une musique où le drum'n'bass encadrait les diverses sonorités folkloriques qui jaillissent des flûtes, tablas, sitar et

VOIR PAGE 8: VITRINE

Each... and Every Inch

un parcours multimédia
INSTALLATIONS SONORES + VIDÉO 3D + MUSIQUE
PERFORMANCES + ART VISUEL + TEXTES
à travers la vie et l'œuvre de
l'écrivaine canadienne Elizabeth Smart

Passions
FantasmesSecrets
Obsessions22 au 26 octobre 2002
dès 19h (places limitées)USINE 1345, avenue Lalonde [métro Beaudry]
Billets: 20\$/15\$ (étudiants) Billetterie: 514-521-4493

SUPERMUSIQUE (Montréal)
et THEATRE CRYPTIC (Glasgow)
en coprésentation avec l'USINE C
avec le soutien du BRITISH COUNCIL dans le cadre de...

www.supermusique.qc.ca

LE DEVOIR

4^e symphonie d'automne

**ORGUE
et couleurs**

25 septembre - 6 octobre 2002

5 octobre 14h (gratuit) Église Nativité de la Sainte-Vierge
Ensemble Musica Orbium
Horta van Hoya, sculpteur

5 octobre 20h Église Saint James United
The Victory Travelers, Gospel Choir (no 1 E.-U.)

6 octobre 14h Église Saint-Nom-de-Jésus
Contes en musique
Kim Yaroshevskaya (Fanfreluche)
Orchestre symphonique de Trois-Rivières

15\$/7\$ (12 et moins) Réseau Admission: (514) 790-1245
Info: (514) 899-0644 www.orguecouleurs.com

Église Nativité de la Ste-Vierge, 3200, rue Ontario métro Préfontaine
Église Saint-Nom-de-Jésus, 4215, rue Adam métro Pie-IX
Église Saint James United, 463, rue Sainte-Catherine Ouest métro McGill

Faculté de musique

Le vendredi 11 octobre 2002

L'Orchestre de l'Université de Montréal

En collaboration avec
le Chœur de l'Atelier d'opéra de l'Université de Montréal
Direction: Jean-François Rivest

L'année 1866: Un Requiem allemand
Mark Pedrotti, baryton
Anat Khamroian, soprano
BRAHMS: Ouverture Tragicque op.81
BRAHMS: Vier ernste Gesänge
BRAHMS: Un Requiem allemand op.45

Salle Claude-Champagne à 20 heures
Prix: 55 - gratuit pour étudiants
Billets en vente à la porte
Renseignements: 514.343.6427

Université de Montréal

Hydro Québec présente

PRO MUSICA, série émeraude
Lundi, 7 octobre 2002, 20h

Théâtre Maisonneuve,
Place des Arts

Valery Kuleshov

Piano

Programme:
J.S. Bach, Liszt, Prokofiev, Balakirev

Billets:
25\$, 20\$, 12\$,
(taxes et redevance en sus)
en vente à la Place des Arts: 514 842-2112,
et au réseau Admission: 1 800 361-4595

Renseignements:
Pro Musica: 514 845-0532

DELTA MONTREAL
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
Radio-Canada
Chaine culturelle FM

billets en vente au 514 842-2112
et au www.pda.qc.ca
Réseau Admission 514 790-1245
Redevance et frais de service

Culture

Des sous-titres, pourquoi pas ?

Toute la semaine, au Festival de Namur qui mettait notre cinéma à l'honneur, dans les files d'attente ou dans les fauteuils des salles obscures, les Belges discutaient ferme de... l'accent québécois. C'est qu'ils ont du mal à le déchiffrer, cet accent-là, les Européens, dans nos films, du moins dans ceux où l'on parle à toute vitesse, en avalant les mots. Nos compatriotes en visite dans les vieux pays se mettent souvent à articuler, par courtoisie ou par complexe. Sans courbettes, les personnages des films lancent à la ronde des expressions du cru, des anglicismes, avec un accent qui déboussole les étrangers.

Les spectateurs ouvrent des yeux ronds d'incompréhension, perdent le fil de l'action, le rattrapent, essaient de deviner la suite, patinent, décrochent souvent. «Frencher, cruiser, ça veut dire quoi, ça? Heu!»

Que faire? Certains répondront que les Européens n'ont qu'à se comporter comme nous, mais en sens inverse, c'est-à-dire se familiariser avec la parlure des autres et accepter nos films tels quels. Après tout, on s'est bien tapé ceux de Pagnol et de Guédiguian pour arriver à décoder tant bien que mal l'accent marseillais. Autre périlleux exercice proposé ces dernières années aux cinéphiles québécois: écouter Vincent Cassel et ses joyeux compagnons exprimer leur ras-le-bol social dans *La Haine* de Matthieu Kassovitz en un incompréhensible verlan mêlé d'argot, d'arabe et de mots cul par-dessus tête. Dur! Mais on n'a pas bronché. Hérouques ou n'osant pas réclamer de sous-titres par peur de passer pour des ploucs. Bref, la tentation est grande de renvoyer l'ascenseur à ces braves gens: vous aussi, efforcez-vous de comprendre.



Odile Tremblay

Bien des facteurs entrent en jeu pour expliquer les déboires de notre cinéma en sol étranger. S'il n'a guère la cote en France, en Belgique ou ailleurs (quand on le diffuse), c'est en partie parce que notre septième art traverse des années creuses. L'accent y est quand même pour quelque chose. Certains films québécois, ou segments de films, sont intelligibles par la francophonie, entendons-nous là-dessus. Pas tous. Pas *Québec-Montréal* de Ricardo Trogi.

Sa projection publique au Festival de Namur relançait le débat. En gros, les spectateurs belges aimaient le film tout en se désolant d'en perdre de grands bouts: le tiers des dialogues environ leur échappaient.

Trogi m'assure que, si son *Québec-Montréal* trouvait distributeur en Europe, il n'aurait aucune difficulté à accepter qu'on lui flanque des sous-titres. «L'important pour un cinéaste, c'est d'être compris. Quelle honte y a-t-il à aider les autres à mieux nous saisir?»

On l'aura deviné: tous ne pensent pas comme lui. En fait, cette perspective de sous-titrer les films qué-

bécois pour le marché francophone suscite dans nos rangs un malaise infini, nourri par l'impression de faire une concession énorme en renonçant à imposer nos mots, notre accent quand d'autres nous forcent à décoder les leurs.

Robert Morin aurait, dit-on, refusé que son film *Le Nèg'*, jugé incompréhensible par la programmation du festival belge, soit sous-titré à l'intention du public de Namur. Si bien qu'il n'a pas été projeté ici. Choix de cinéaste certes, et choix honorable au demeurant, mais qui empêche finalement le film de circuler hors de notre cour.

Le 16 octobre prochain, *La Moitié gauche du frigo* de Philippe Falardeau sortira sur cinq écrans de l'Hexagone. Après des mois d'hésitations, à la demande du distributeur français, le cinéaste a accepté des sous-titres. Falardeau, qui n'aime pas l'idée, apparaît même sur la bande-annonce de *La Moitié gauche*, conviant ironiquement les Parisiens au cinéma: «Venez voir une comédie dramatique en français sous-titrée en français.» Puis le distributeur a fait volte-face, rendant la bande-annonce surréaliste. Pas de sous-titres pour cette fois, mais c'est partie remise.

«La montagne ne viendra jamais à nous», estime Daniel Lajeunesse, responsable des longs métrages à Télé-Québec. Il admet être en faveur des sous-titres, tout en s'y résignant à contrecœur, persuadé que la plupart des Européens ne feront pas l'effort de comprendre notre accent. «L'expérience mérite d'être tentée pour les répliques les plus problématiques des films.»

Tel est l'avis aussi de Christian Verbert, directeur du bureau européen de la SODEC: «Depuis cinq ou

six ans, on se penche très sérieusement sur la question, révèle-t-il. Les acheteurs européens tournent souvent le dos à nos films en affirmant ne rien comprendre aux dialogues. On a pensé d'abord à mettre des sous-titres anglais, mais c'était contourner le problème. On a fait un répertoire des expressions québécoises au moment de la sortie d'Une histoire inventée d'André Forcier. Certains Québécois s'y opposaient.»

Pour lui, le sous-titrage de segments de films québécois n'équivaut ni à s'abaisser ni à abdicuer. «C'est le complexe québécois, le problème d'identité nationale qui fait voir les choses sous cet angle-là. Mais il n'appartient pas à la SODEC de trancher. Cette réflexion doit émaner du milieu du cinéma québécois, et si solutions il y a, elles devront être prises au cas par cas.»

Alors quoi? D'un côté, on caresse nos rêves d'être compris et acceptés par toute la francophonie, même à travers nos niveaux de langage les plus exotiques. De l'autre, un public européen décroché par notre accent et nos mots préfère zapper vers d'autres films.

Pour des raisons historiques évidentes, la France est culturellement plus puissante que le Québec. Sa force d'attraction nous a rendu son accent familier, mais la réciproque est moins vraie. Belle utopie que d'espérer voir la planète francophone se mettre à l'étude du québécois... Cela dit, des sous-titres permettraient peut-être aux étrangers de se familiariser avec nos expressions en leur proposant la traduction simultanée. On leur donnerait un cours pour pas cher. Des sous-titres, mais pourquoi pas, après tout? otremblay@ledevoir.ca

VITRINE DU DISQUE

DISQUES CLASSIQUES

BEL CANTO

Vincenzo Bellini: scène et aria finale du II^e acte de *La Sonnambula*, scène et aria du II^e acte d'*Il pirata*; Gaetano Donizetti: scène et cavatine du I^{er} acte de *Maria Padilla*, rondo final du III^e acte de *Lucrezia Borgia*; Gioachino Rossini: cavatine du I^{er} acte de *Sémiramide*, finale du II^e acte d'*Armida*. Renée Fleming, soprano. Avec Kristine Jepsen (mezzo-soprano) le chœur du Mai musical florentin, le St. Luke's Orchestra, dir.: Patrick Summers. Decca 467 101-2.

Vous voulez un disque consacré au bel canto qui soit passionnant, qui déchaîne toutes les passions, suscite toutes les controverses et qui vous satisfasse pleinement par sa notabilité supérieure dans un catalogue discographique souvent vulgaire? Le voici, sans hésitation aucune.

Ce nouvel enregistrement de la gigantesque soprano américaine Renée Fleming ne fera guérir personne de sa «flémingite», comme le dit si bien mon amie Joanne Laurendeau. D'abord, il faut faire un effort. Pas du genre ardu; plutôt de celui qui allume la flamme artistique et stimule l'intelligence. Lisez le livret, surtout l'article qu'il contient de Renée Fleming elle-même en ce qui concerne sa vision de cet art singulier qu'est le bel canto.

Le notion même de bel canto est vasive. En effet, certains auteurs vont glosier sur cette notion de

simuler, stimulaient davantage l'inspiration des créateurs d'opéra. Verdi également revendiquait la vocalité en passant outre à toutes les traditions — le propre du génie — et inventant toutes sortes de nouveaux types de voix.

Qui tient la vérité en matière de bel canto? Uniquement les chanteurs, les vrais, qui savent convaincre, et uniquement par la beauté de leur chant, ce que chant est beau, même si parfois la substance à défendre est mince ou exarcebée. Par opposition au monde baroque, pour lequel il y a des traits nombreux et développés, nous sommes ici aux portes de l'intuition de l'artiste interprète, et, quoi qu'on en dise, telle est la vérité: en bel canto, la tradition est forcément toujours à réinventer et la puissance de conviction de l'interprète est primordiale. Aujourd'hui, qui conçoit parle de l'art de la Malibran ou d'Emma Albany à des fondations sapées et les critiques qui dénigrent avec virulence cet enregistrement montrent plus leur impotence et leur ignorance que leur ouverture d'esprit.

À l'instar des Callas, Caballé ou Sills, qui ont osé donner des lettres de noblesse modernes à ce genre vocal, Fleming affiche, envers et contre tous, sa manière personnelle de réinventer le bel canto, comme les Léopold Simoneau et Pierrette Alarie en ont eu l'audace.

Cela choque les vieilles croûtes et les coincés. Par contre, le musicien qui dort en chacun de nous s'éveille devant les beautés de ce qu'une voix peut coquinement et dramatiquement produire, alternant d'un registre à l'autre avec l'aisance d'une pièce de monnaie qui on fait virevolter en l'air.

Le génie de ce disque est que non seulement il est beau, mais que Renée Fleming se montre à l'égard de ses prédécesseurs: imaginative, inventive et originale. Donc, la technique est maîtresse suprême. Ici, cela est important: sa domination est la base même de l'émotion et la cantatrice qui trône peut alors laisser libre cours à son imagination pour atteindre le cœur et sublimer la facilité facile première du genre et faire réfléchir sur une toile de sentiments qu'elle seule peut inventer sur ce qui a été noté par le compositeur.

Je ne me démens pas. Renée Fleming est géniale. Pas parfaite, géniale! Les admirateurs de la Callas, dont on vient de commémorer les 25 ans de la mort, savent de quoi je parle. Et si ce type de chant vous est rébarbatif, moyennant le fait que vous désiriez éventuellement un antidote à votre allergie, vous tenez ici le vaccin tant attendu. Le public de l'Opéra de Montréal aura de toute manière l'occasion de s'en faire juge alors que la grande cantatrice américaine montera pour la première fois sur la scène de la salle Wilfrid-Pelletier le 6 avril prochain, pour le Gala bénéfice de cet organisme.

Attention au revers de la médaille: plus jamais on ne pourra faire moins. Pour Callas, on a inventé le terme «la divina», pour Sutherland «l'assoluta», pour Caballé «la suprema». Pour Fleming, le surnom s'impose: «l'unica». Les sépulcres blanchis resteront dans leur tombe. Nous, les vivants, continuerons à nous gorger de toutes ces beautés que Baudelaire appelait de toutes ses forces et ne vivait que pour découvrir.

François Tousignant

SUITE DE LA PAGE 7

ukulele utilisés à l'occasion. Avec ce magnifique décollage, on peut dire qu'Electromana — «mana» signifie «âme» en tahitien — porte très bien son nom.

François Cardinal

ROCK

ELECTRIC HEAVYLAND

Acid Mothers Temple & The Melting Paraiso U.F.O. (Alien 8)

Acid Mothers Temple défriche tout sur son passage. Dans la plus pure lignée d'artistes extrêmes tels Keiji Haino, Merzbow ou Taj Mahal Travellers, ce groupe d'improvisateurs japonais invente un rock psychotique à la limite du soutenable. Voilà que l'étiquette mont-réalaise Alien 8 en profite pour sortir cet *Electric Heavyland* qui porte plutôt bien son nom. Ces trois long morceaux totalisent près d'une heure de musique où les influences psychédélics, hard rock et bruyantes se rencontrent dans un même magma sonore. *Atomic Rotary Grinding God* commence peut-être lentement mais n'épargne personne dès que l'extrait avance d'un croquis rythmique au groove infernal. Les guitares sont brutales avec de la distorsion et beaucoup, beaucoup d'écho. Les percussions étourdissent du début à la fin. Sur *Loved And Confused*, la voix de Cotton Casino devient un instrument de plus. Le clin d'œil au légendaire Jimi Hendrix n'a rien de gratuit. Au contraire, le jeu plutôt mordant de Kawabata Makoto prend toute son ampleur sur *Phantom Of Ga-*

lactic Magnum. Cette formation imprévisible s'arrêtera à Montréal les 14 et 15 octobre à la Sala Rossa. À vos risques!

D. C.

HIP-HOP

I PHANTOM

Mr. Lif (Définitive Jux)

Véritable pamphlet contre l'Amérique guerrière de Bush et de l'après-11 septembre, Mr. Lif vient de réaliser un album à la hauteur de ses ambitions. Avec l'aide du surdoué E.P. Mr. Lif cause encore la surprise sur *Définitive Jux*. Pas question de refaire un autre *Cold Vein*, *Labor Days* ou *Fantastic Damage*: ce disque fort attendu possède sa propre chimie révélatrice. Merveilleusement écrit, *I Phantom* a l'envergure d'un grand roman américain sur la lutte quotidienne pour vaincre l'hypocrisie sociale et intérieure. D'un titre à l'autre, le MC de Boston raconte l'histoire d'un type qui ne cesse de remettre en question la routine d'un processus de vie ordinaire où les études, le travail et la consommation s'imposent. À travers de multiples points de vue, un personnage commente les travers d'un destin personnel. Il se trompe, abandonne tout et tente de comprendre la situation alarmante dans laquelle il se retrouve. Beaucoup plus convaincant que *The Rising*, *I Phantom* mérite d'être entendu par le plus grand nombre. Peut-on déjà parler d'un nouveau classique du hip-hop new-yorkais?

D. C.

SMCQ

Société de musique contemporaine du Québec
Walter Boudreau, directeur artistique

2002
2003 37^e SAISON



TRAJECTOIRES

Jeudi 17 octobre 20 h

L'Ensemble de la SMCQ sous la direction de Walter Boudreau

Linda Catlin Smith, Justin Mariner, Béla Bartók

Salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau

300, boul. de Maisonneuve Est

Régulier : 25 \$ Aîné : 15 \$ Étudiants : 5 \$ / Réservations : (514) 987-6919

Cette soirée marque le 10^e anniversaire du premier concert du Centre Pierre-Péladeau

Conseil des arts et des lettres Québec, Conseil des arts du Canada, Centre conseil for the arts, Les Arts du Mourier, LE DEVOIR, Centre Pierre-Péladeau, La Fondation SOCAN, Centre Pierre-Péladeau

Les Lundis classiques

du Rideau Vert

sous la direction artistique de
Francine Chabot

7 octobre 2002 à 19 h 30

Mozart, Reicha, Ravel, Milhaud

QUINTETTE BORÉAL

Marie-Violaine Ponte - flûte

Julie Sirois-Leclerc - hautbois

Jean-François Normand - clarinette

Mélanie Forget - basson

Louis-Philippe Marsolais - cor

Billet individuel 20 \$

Étudiants 12 \$

Aînés 15 \$

Réservations

(514) 844-1793 ou www.rideauvert.ca

4664, rue Saint-Denis, Métro Launer

théâtre
du rideau
vert



en collaboration avec



Karina Gauvin

et L'Ensemble des Idées heureuses

Promenade à Rome

Jeudi 10 octobre 2002, 20 h

Les idées heureuses

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure

Téléphone 514 987-6919

www.ideeshheureuses.ca